



NICOLE KRANZ

**LE TEMPS D'UNE
SECONDE
VIE**

Nicole Kranz

Le Temps d'une seconde vie

© Nicole Kranz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-5600-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Bullshit, Ceci n'est pas une histoire d'amour

Dans la peau de ma mère

Katoï

*

« Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, qui dispense droitement la parole de vérité »

Second épître à Timothée, 2 :15

Merci Gary L...

Première partie

1

De Matera à Paris

Je n'ai aucun souvenir de Matera, ma ville natale. Ma mère m'en parle de temps à autre. Elle est encore nostalgique, et c'est les larmes aux yeux qu'elle évoque son enfance dans cette ville des Pouilles.

Quand j'avais quatre ans et Chiara, ma sœur, six, Maman « nous a pris sous son bras » et nous a emmenés en France. Selon elle, c'était l'unique solution pour s'en sortir. La France, à l'époque, c'était le rêve pour les Italiens, surtout ceux du sud. Là où il y avait du travail et un avenir pour les gamins. Elle aime bien, encore aujourd'hui, nous raconter cette histoire. Sa « prise sous son bras » pour nous offrir un monde meilleur. « Je n'avais pas le choix, vous comprenez ? Quelle vie je vous aurais donnée en restant là-bas ! Il n'y avait aucun avenir pour vous, *porca miseria* ! » nous disait-elle avec ses mots à elle, avec ses mains aussi, qui ne trompaient pas sur ses origines.

À Matera, elle travaillait dans un restaurant. C'est en tout cas ce qu'elle nous racontait. Elle restait très vague sur sa vie en Italie. Et à propos de mon père, jamais la moindre anecdote. Tout ce que maman a pu me dire à son sujet tenait en une seule phrase qui n'appelait aucun commentaire : « il est mort, ivre, renversé par une voiture un soir en sortant de son troquet habituel ». Une cicatrice muette s'était ouverte en moi. Je me retrouvais amputé de mon amour paternel. Je n'ai même pas pu exprimer le manque d'un homme que je n'ai jamais vu, côtoyé, appelé « papa », ou même aimé. Difficile de me faire une idée sur un sujet totalement absent de mon existence. Angelo, mon père, figure sur des photos de famille où je n'existais pas encore. Je vois un homme au teint hâlé, le nez aquilin, des cheveux d'un noir corbeau, des yeux sombres et profondément tristes. On m'a dit qu'il était né lui aussi à Matera, que les gens là-bas habitaient encore dans des grottes et qu'ils étaient mates de peau, comme ma sœur et moi. Mon père, ce n'était que ça : un inconnu au passé tout aussi inconnu. Personne, dans la famille, ne daignait parler de lui, ni même évoquer quelques anecdotes qui auraient pu combler ce vide qu'il laissait.

C'est donc en 1966 que nous sommes partis, tous les trois, ma sœur et moi

« sous le bras » de ma mère protectrice. En plein été, nous sommes arrivés à Paris, « la capitale ». Nous avions déjà un repère ici : Luigi, mon oncle, le frère de mon père, avait émigré en 1962. Il avait ouvert une petite boutique de confection, rue Pierre Fontaine, dans le IX^e arrondissement. Ça marchait plutôt bien pour lui, le prêt-à-porter était en plein essor. Il savait s'adapter aux saisons, aux tendances. Outre des chapeaux, il proposait à sa clientèle d'habituées des gants en cuir, des ceintures, des portefeuilles, des sacs faits main et des belles écharpes, tous provenant d'Italie. Il habitait au-dessus de son magasin. Mon premier souvenir fut la visite qu'il nous en fit, non sans fierté, tandis qu'il nous hébergeait. « Et là, nous dit-il, vous avez la cuisine fermée, le salon, une cheminée, tu sais ici les hivers sont froids. La chambre de la petite Laura et de mon beau Matteo, et là, notre chambre. Vous serez bien pour un temps dans le salon. Mais je ne peux pas vous offrir plus. Il faudra que tu trouves vite du travail, ma Giulia. C'est pas si compliqué que ça. Je vais demander autour de moi. Tu sais, la communauté italienne est grande, ici. Tout le monde s'entraide. Et après tu pourras louer un petit appartement pour vous trois. Tu verras, tu vas t'habituer à ton pays d'adoption. »

Quelle étrange sensation j'ai éprouvé lorsque je me suis retrouvé face à cette nouvelle branche familiale. Mon souvenir de cette arrivée à Paris reste quelque peu flou, mais je n'oublierai jamais ma première rencontre avec mes cousins, ma tante et mon oncle. Dès le premier regard, nous le savions. Nous étions une famille. Les repas ensemble, le soir, autour de cette table ronde dans leur salon, n'étaient que des moments de fous rires et de bienveillance. Le premier hiver, froid et rigoureux, je me vois encore blottis contre Matteo, Laura, Chiara sur le sofa entrain d'écouter Sofia nous lire une histoire. Ou nos chicaneries de gosses qui se transformaient en cacophonie et qui agaçaient sérieusement les adultes, des rires en cuisine, une file d'attente pour utiliser la salle de bain, des câlins dès l'aube... En quittant l'Italie, nous avons reçu, Chiara et moi, un cadeau inestimable : une vraie famille unie.

Maman trimait pour nous installer au plus vite sur cette terre d'accueil dont les codes n'avaient rien à voir avec son Italie natale. Elle se levait tôt pour aller chercher du travail. Le soir, elle revenait exténuée. Son français se bornait à quelques mots indispensables pour répondre aux questions de futurs employeurs » vos papiers sont en règle ? – vous êtes libre de suite ? – les ménages ne vous font pas peur, j'espère ! » Vu son statut d'étrangère et sa difficulté d'intégration, faire les ménages était déjà une aubaine. Par le biais de

Francesco, un aide-soignant et ami de Luigi, elle finit par trouver une place dans un centre pour personnes handicapées.

« J'ai trouvé ! Chiara ! Salvatore ! J'ai un travail ! Je commence lundi. » Et voilà. Nous allions entamer notre vie à Paris. Maman faisait son possible et au-delà pour nous offrir un monde meilleur. À ses yeux, nous étions devenus, malgré nous, ma sœur et moi, sa seule raison d'être. J'en espérais plus pour elle, mais ce travail allait nous permettre de vraiment nous installer en France. Elle avait des horaires irréguliers. Parfois, elle quittait l'appartement à l'aube, parfois vers midi. Je la voyais se préparer dans le salon, marchant sur la pointe des pieds, pour ne pas nous réveiller. Lorsqu'elle partait en milieu de matinée, elle avait le temps de me prendre dans ses bras, de me donner à manger, de m'habiller et de me couvrir de baisers. Ma sœur allait à la même école élémentaire que mes cousins, à côté de l'église de la Sainte-Trinité, située à quelques pâtés de maisons. Ils y allaient à pied, comme des grands. Très tôt, en observant les journées de Chiara, j'avais compris que dans cette famille sans père, grandir vite était une nécessité.

Maman n'a pas voulu que j'aille à la maternelle. Elle préférait me protéger, elle avait peur que je change. Je l'ai entendue dire à Luigi : « c'est trop tôt. Il ira à l'école à partir de six ans. Cette ville est froide et immense. Il va se retrouver tout seul et sera maltraité par ses camarades de classe. Non, Luigi, garde-le avec vous. Je ne veux surtout pas qu'il devienne trop vite français ! J'aime le savoir italien. »

Maman m'offrait un cadeau inespéré : mes journées, durant ma première année à Paris, je les ai passées avec Sofia et Luigi au magasin. J'en voyais, du beau monde. Surtout des femmes. Des femmes élégantes, grandes, fines, toujours très bien coiffées et maquillées. J'étais constamment de bonne humeur, ce qui amadouait les clientes et les faisait succomber. Elles repartaient non seulement avec le chapeau désiré, mais aussi, le plus souvent, avec une paire de gants ou une pochette en cuir assortie à leur bibi. « Salvatore, disait Sofia, arrête de les regarder comme ça, elles vont un jour te kidnapper tellement tu es craquant ! » Mes yeux se sont familiarisés dès mon plus jeune âge avec cet environnement, où la matière noble du cuir envahissait les étagères et son parfum âpre me faisait éternuer. Mais, très tôt, j'ai aimé tout ce qui s'associait au beau, au raffiné, à l'élégance. J'adorais la douceur du cachemire comme la force virile du cuir. J'aimais essayer les chapeaux, pour homme comme pour femme.

Déjà, dans cette boutique, se dessinait mon destin.

Les premiers mois furent une épreuve pour ma mère. La *mamma* rentrait tard. Elle m’embrassait sur le front avant de s’allonger sur le fauteuil pour retirer une chaussure après l’autre. J’entends encore son souffle lourd. La respiration d’une personne exténuée par sa journée. Ma tante lui tendait une assiette de spaghetti. Elle avalait son dîner, se rendait dans la salle de bain et en sortait prête pour une bonne nuit de repos. Je n’allais pas encore à l’école, j’étais choyé par les uns et les autres. Notamment par ma sœur. Elle avait son caractère bien trempé mais elle m’adorait et n’hésitait pas à me le faire savoir lorsqu’elle rentrait des cours « *Ciao a tutti ! Sono arrivata. E dov’è l mio fratellino ?* », hurlait-elle en claquant la porte derrière elle. Elle accourait vers moi, me serrait fort contre elle, me portait vers le ciel et criait dans tout l’appartement « *ti amo ! Ti amo per sempre !* » Elle jouait avec ma petite cousine et moi. Puis, elle me donnait le bain, en attendant que maman prenne le relais, celui de me mettre au lit. J’ai été gâté par les femmes de cette petite famille italienne. Je sais aujourd’hui la chance que j’ai eue. Sans elles, je ne serais jamais devenu l’homme que je suis.

Grâce à Luca, l’un des fournisseurs de mon oncle, nous avons emménagé dans un appartement rue Blanche, non loin de la rue Pierre Fontaine et à quelques pas de l’école de Chiara. Le deux-pièces ne payait pas de mine, mais très vite maman sut le rendre chaleureux : un bouquet de fleur sur la vieille table en formica dans la cuisine, un tableau au paysage marin qu’elle récupéra dans la rue, quelques coussins colorés assortis sur le vieux canapé rouge en cuir laissé par les anciens locataires. Au fil des jours, nous nous installions à Paris. Chiara se débrouillait en français, mais elle roulait encore les R avec exagération, de peur de perdre à tout jamais ses racines italiennes. Ça lui donnait un charme fou. Moi, j’avais fêté mes cinq ans et je baragouinais un mélange d’italien et de ma future langue d’adoption, « *Mamma, ho faim !* »

La *mamma*, quant à elle, ne parlait pas beaucoup. Ni en italien, ni en français. On ne savait pas grand-chose de ses journées au centre. C’est bien plus tard que je compris dans quel cadre elle travaillait. Enfant, elle me racontait qu’elle nettoyait les chambres de gens *abandonnés*. « Abandonnés ? Comme nous ? Comme papa l’a fait avec nous ? » lui demandais-je.

— Mais papa ne t’a pas abandonné, Salvatore. Il est parti, voilà tout. »